

La dernière tâche

Blanche Beaulieu

Numéro 79, été 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20824ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Beaulieu, B. (2000). La dernière tâche. *Nuit blanche*, (79), 2–2.

La dernière tâche

Q

uand on a toujours travaillé dans l'ombre plus ou moins, son nom n'apparaissant qu'au générique de magazines, noyé dans l'imprécis des emplois de rédaction, de relecture, de réécriture, il n'est pas facile de répondre à une *commande* comme celle que me fait Anne-Marie Guérineau de parler de mon expérience à *Nuit blanche* : un dépannage... qui a duré des années !

Que dire de cette période au cours de laquelle j'ai partagé la vie hasardeuse d'une entreprise fragile tenue à bout de bras par ses artisans ? Que j'estime y avoir consacré avec bonheur tout ce temps, le meilleur de mes énergies, y avoir approfondi ma relation avec les livres ; que j'ai trouvé fascinant, malgré mes limites, de vivre le corps à corps exigeant avec l'écriture des autres, dans le respect de la pensée et des sentiments qui tentaient de s'y exprimer, mais aussi de la langue qui en est le véhicule. Ce qu'il en coûte parfois de suggérer à des auteurs les quelques modifications qui leur gagneront, pense-t-on, l'adhésion du tiers lecteur ! Un commentaire de temps à autre rassure, mais l'on est déjà ailleurs, tendu vers l'avant, les échéances qui viennent. Le poids du travail repose sur quelques épaules, la barre est haute, on vise l'excellence. Heureusement le milieu en est un de fidélité, de conscience professionnelle ; le projet commande de serrer les rangs, de travailler, travailler. C'est là aussi le souvenir que je garderai de mon passage à *Nuit blanche*.

Je reviens aux livres, à la place qu'ils ont acquise dans ma vie depuis ce bain (forcé) de littérature au pluriel dans lequel j'ai été plongée, et à la langue, mon souci constant. Vivre un jour en contact permanent avec les livres, je l'avais rêvé. L'expérience des dernières années m'a fait comprendre qu'il ne suffit pas de lire beaucoup sa vie durant. Les livres ne s'avalent jamais d'un trait, ils ont leurs exigences, leur singularité, de nombreuses couches de sens, qu'il faut se donner le temps de faire siennes, d'appivoiser. Un livre en appelle un autre, la réflexion provoquée en provoque une infinité d'autres, l'étrangeté d'une première rencontre se change en proximité. Devenir familier d'univers nouveaux, insolites, dérangement, c'est chaque fois une aventure merveilleuse.

Quant au rôle que le travail sur la langue a joué chez moi, il n'a cessé de s'élargir. L'écriture précise, le mot juste, la phrase claire, la logique, la cohérence de l'expression, autant d'objectifs à atteindre. Je considère comme un privilège immense d'avoir vécu dans un milieu où ce que je crois essentiel à la pensée est une préoccupation constante, d'avoir contribué dans la mesure de mes moyens à traduire cette exigence dans les textes publiés. Je ne connais pas de meilleure école. J'aime bien à cet égard ce mot de Claudio Magris dans un passage où il attribuait à la correction et au respect de la langue un rôle majeur dans l'équilibre même de l'individu, sa stature morale. « Qui sait, écrit-il, combien de choses, combien d'aimables plaisirs et de joies, on doit, sans le savoir, à l'encre rouge des maîtres d'école* ». »

Convenir que dans ce domaine rien n'est acquis, que prendre le parti d'écrire c'est se soumettre à dure épreuve, tous les écrivains y arrivent un jour ou l'autre. C'est en fait reconnaître que les mots ont une histoire, jamais négligeable, que les langues se maîtrisent de haute lutte, si elles se maîtrisent jamais. On réalise cependant, même si l'on se situe comme moi à la périphérie de la littérature, que l'effort porte sa récompense. Les langues ne sont-elles pas des trésors de civilisation dont l'accès procure un bonheur que personne ne peut mettre en péril ? Celui que j'entrevois dans cette retraite que je m'appête à vivre pour de bon ! **NB**

Blanche Beaulieu

* *Microcosme*, par Claudio Magris, traduit de l'italien par Jean et Marie-Noëlle Pastureau, L'Arpenteur, 1998.